

Prendre le large à la Vincentienne

Claudio Santangelo, C.M.

INTRODUCTION

Mon intervention n'a pas l'ambition de parcourir de nouveau le thème des rapports entre St Vincent et l'Islam. Un tel travail a déjà été remarquablement développé par le P. Yves Danjou dans la session sur l'Islam qui s'est tenue au Liban en 1999 (ref. *Vincentiana* 43, n. 4/5, pp. 256-273). Mon objectif, beaucoup plus modestement, est de mettre en évidence quelques traits qui peuvent connoter « vincentiennement » notre façon de prendre le large dans le dialogue avec les musulmans. En d'autres termes, ce que je propose est de montrer comment il y a une manière vincentienne de suivre le message de l'évangile et les enseignements de l'Église dans ce domaine, et que nous vincentiens, nous avons une contribution originale à offrir sur ce thème.

Mon attention ira, donc, sur la petite barque vincentienne, petite par rapport à la grande barque de l'Église, mais appelée à être un signaleur, un indicateur de possibles routes à suivre dans ce parcours, vraiment comme les petites barques dans le Bosphore, qui précèdent les grands navires de croisière et leur indiquent le chemin plus facilement.

La méthodologie que je suivrai, sera celle d'extraire des « choses nouvelles et des choses anciennes » du trésor de la spiritualité vincentienne et de l'Église, et indiquer comment elles m'ont été concrètement une aide et se sont confirmées dans ma petite expérience avec le monde musulman en Turquie ; je souhaite qu'elles puissent aussi être de quelque utilité pour vous.

FAIRE BOUGER LE BATEAU: LA VOILE

Montons, donc, sur notre bateau vincentien et apprêtons-nous à appareiller. Nous sommes conscients, le Seigneur nous le demande, que la barque qui nous a été donnée ne soit pas simplement pour flotter ou pour naviguer à vue. Il faut avancer au large, laisser la sécurité du rivage, là où on touche, de ce que nous connaissons, laisser le déjà connu qui nous donne la tranquillité et dans lequel nous nous trouvons bien à l'aise, pour affronter la haute mer, et découvrir de nouveaux horizons et des nouvelles « provocations » du Seigneur. Il faut faire

place nette de notre savoir et de nos certitudes, suivant sa parole, pour aller pêcher en plein jour, après une nuit complètement infructueuse ! Une fois enlevée l'ancre de nos sécurités personnelles, des opinions et des critères de jugement qui nous tenait liés tenacement aux stéréotypes et aux lieux communs, nous devons maintenant faire bouger notre barque. Nous avons à notre disposition une voile et deux rames.

Tournons le regard sur la première. Elle est suffisamment grande pour nous faire avancer rapidement, et même sans un excessif gaspillage d'énergie. Pour être bien tendue et pouvoir « fonctionner », elle a besoin cependant du vent, quelque chose que nous ne pouvons produire avec nos forces. C'est quelque chose qui doit nous être donné, que nous ne pouvons engendrer. Nous pouvons cependant le rechercher et « l'intercepter », là où il souffle. Je suis certain que nous tous ici présents, avons senti et continuons à sentir dans notre vie le souffle de ce vent, parfois fort et impétueux comme à Jérusalem le jour de Pentecôte, d'autres fois léger et délicat comme la brise qui susurrant à Elie sur l'Oreb. C'est ce souffle qui un jour a dilaté et rempli tellement notre cœur, au point de nous faire vendre tout pour acquérir la perle précieuse. C'est l'amour du Christ qui nous a poussé et encore veut nous pousser vers le large, nous presse et nous fait aller au-delà, nous fait aller toujours plus loin. *La Charité du Christ nous presse*. Ce doit être l'amour du Christ et rien d'autre. Il me semble important de tenir toujours ceci présent dans nos rapports avec les musulmans.

Si nous voulons que notre dialogue prenne le large et se libère de la sécheresse des convenances et des formalités, des stratégies et des techniques humaines, nous devons avoir soin qu'il soit toujours empreint de l'amour du Christ, le même amour que nous avons expérimenté et reçu. Pour construire un rapport de confiance et d'ouverture, il est impératif que nous nous libérions de toute contamination possible de raisons humaines, de calcul, des fins à rejoindre. J'ai expérimenté personnellement combien nos amis musulmans sont sensibles sur ce point et combien il est important de sauvegarder le dialogue de certaines commixtions. Permettez-moi de lire un e-mail que j'ai reçu il y a longtemps d'un ami Turc, qui m'a frappé :

« Malheureusement, il y a beaucoup d'ignorance dans mon pays. Avant toi, je voyais les chrétiens comme missionnaires seulement, (sous-entendu, comme ceux qui font du prosélytisme). Lorsque je t'ai rencontré, tu n'as rien dit sur ma religion et tu n'as pas fait de comparaisons. Ceci m'a surpris. Maintenant, je regarde les chrétiens, comme des personnes normales ».

J'ajoute qu'il est important, pas seulement de ne pas faire des comparaisons, mais aussi de ne pas les penser ! C'est l'amour du Christ qui seul peut garantir la pureté de nos intentions et de nos paroles, qui

préserve nos actions dans la gratuité et dans la sainte indifférence. Réfléchissons avec St Vincent :

« Ce n'est point assez de faire la chose que Dieu demande de nous, mais il faut de plus bien faire cette même chose pour l'amour de Dieu [...] De sorte, voyez-vous, que tout ce que nous faisons ou souffrons, si nous ne le faisons ou souffrons pour l'amour de Dieu, tout cela ne nous sert de rien ; voire même, quand nous serions brûlés tout vifs, ou que nous donnerions tous nos biens aux pauvres, dit saint Paul, si nous n'avons la charité et si nous ne le faisons ou souffrons pour l'amour de Dieu, cela ne nous servira de rien » (XI 435 ss.).

« Dieu est une source inépuisable de sagesse, de lumière et d'amour ; c'est en lui que nous devons puiser ce que nous disons aux autres ; nous devons anéantir notre propre esprit et nos sentiments particuliers pour donner lieu aux opérations de la grâce, qui seule illumine et chauffe les cœurs ; il faut sortir de soi-même pour entrer en Dieu ; il faut le consulter pour apprendre son langage, et le prier qu'il parle lui-même en nous et par nous ; il fera pour lors son œuvre, et nous ne gêterons rien » (XII 15).

Le Pape Paul VI définit le dialogue comme une impulsion intérieure de charité (*Ecclesiam Suam* 66). En effet, bien qu'en s'exprimant en gestes et en paroles humaines, l'origine du dialogue transcende notre humanité. Elle se trouve dans l'intention même de Dieu. C'est encore le Pape Paul VI qui nous l'indique dans l'encyclique *Ecclesiam Suam* déjà citée. Dieu même est à l'origine du dialogue, parce que la révélation même, selon le mystérieux dessein divin, a pris forme d'un dialogue, un colloque entre Dieu et l'homme, qui trouve son sommet dans le Verbe de Dieu fait chair. Dieu ne cesse, n'a jamais cessé de converser avec les hommes, et dans cette conversation, il laisse comprendre quelque chose de lui, le mystère de son essence trinitaire (ref. *Ecclesiam Suam* 72).

Donc, si le dialogue vient de Dieu, pour ne pas trahir son essence, son identité, il est nécessaire qu'en lui, nous nous dépouillons constamment de ce que nous avons d'humain, pour atteindre et faire nôtre l'Esprit de Dieu et nous revêtir de l'esprit du Christ. Encore St Vincent, au Père Antoine Durand, nommé supérieur du séminaire de Agde :

« L'industrie humaine ne peut rien ici que tout gêter, si Dieu ne s'en mêle. Non, Monsieur, ni la philosophie, ni la théologie, ni les discours n'opèrent pas dans les âmes ; il faut que Jésus-Christ s'en mêle avec nous, ou nous avec lui ; que nous opérions en lui, et lui en nous ; que nous parlions comme lui et en son esprit, ainsi que lui-même était en son Père, et prêchait la doctrine qu'il lui avait enseignée ; c'est le langage de l'Écriture Sainte.

Il faut donc, Monsieur, vous vider de vous-même pour vous revêtir de Jésus-Christ [...] aussi nous, misérables créatures, quoique nous ne soyons que chair, que foin et qu'épines, toutefois, Notre-Seigneur imprimant en nous son caractère, et nous donnant, pour ainsi dire, la sève de son esprit et de sa grâce, et étant unis à lui comme les pampres de la vigne aux ceps, nous faisons le même qu'il a fait sur la terre, je veux dire que nous opérons des actions divines » (XI 344).

« Nous opérons des actions divines ». Voilà le signe que l'on a pris le large, et que l'on navigue avec des voiles gonflées. Nous savons bien comment faire ceci, qui n'est nullement facile. Notre moi et nos raisonnements humains prennent souvent le dessus : nous amenons notre voile, et notre petite barque s'arrête dans le calme. Pour ceci, nous devons souvent demander l'aide du Seigneur, afin qu'il nous aide à purifier nos intentions, nos paroles et nos actions, pour qu'elles puissent être sa transparence.

Une dernière considération sur le vent et sur la voile. L'évangile de Luc nous dit que, vu la quantité énorme de poissons pêchés, Simon Pierre fit signe aux autres et une seconde barque s'est accostée pour venir en aide. Est-il possible donc d'imaginer que ce même vent puisse souffler aussi sur les voiles des autres barques, et les conduire elles aussi au large ? Le Père Andrea Santoro, prêtre missionnaire à Trabzon, en Turquie, où il trouva le martyr en février 2006, était convaincu que : « En fin de compte, ce qui est important est de porter en nous le bien que Jésus veut pour tous et le laisser s'exprimer à travers nous » (Lettre de Turquie, Rome, 2006, p. 172). A nous vincentiens, ces paroles ne résonnent-elles pas de façon étonnamment proche de celles de notre fondateur :

« Nous sommes choisis de Dieu comme instruments de son immense et paternelle charité, qui se veut établir et dilater dans les âmes » (XII 262) ?

Voilà, je crois que parmi les opérations divines que le Seigneur nous habilite à accomplir, il y ait aussi celle d'aider d'autres à lever leur voile et intercepter le souffle du même vent qui fait bouger notre barque. Je crois que ce vent d'amour ne connaît ni frontières ou limites et que parfois, si seulement nous faisons signe, d'autres barques peuvent nous rejoindre. J'offre à votre attention quelques réflexions de mon jeune ami d'Istanbul :

« Tu m'as parlé d'aider les pauvres, par exemple ceux qui vivent en Afrique. Si je veux, tu peux m'aider ? Peux-tu m'envoyer dans ces lieux pour les aider ? N'est-ce pas seulement mon rêve ? Je travaillerai pour l'Église, je le sais. En vérité, je peux aussi travailler pour l'Église : c'est la maison de Dieu, comme la mosquée. Ces jours-ci,

je suis en train de penser à ma vie: j'ai un travail pour m'acheter quelque chose, j'ai une fille que j'aime bien, que je veux épouser et avec laquelle avoir des enfants [...] mais tout cela sont des choses ordinaires. Peut-être, je peux aider d'autres enfants et peut-être qu'ainsi finalement ma vie aura un sens. Je veux changer quelque chose, je sens que la vie ainsi n'a pas de sens. Et je crois aussi que Dieu nous a donné quelque chose qui n'a pas de limites et que l'on peut partager en non-stop: c'est l'amour. Alors pourquoi suis-je ainsi égoïste? Je veux trouver une manière pour détruire mon égoïsme ».

Faire bouger la barque: la première rame

Comme j'avais anticipé, notre petite barque, en plus d'avoir une voile, a aussi deux rames. Combinées à l'action de la voile, elles nous permettent de naviguer encore plus rapidement, mais elles demandent de notre part un effort et un engagement. Plus fort nous poussons sur les rames et plus rapide sera notre marche. Examinons donc maintenant nos rames, celles dont le Seigneur a équipé la barque vincentienne et sur lesquelles il veut que nous nous exercions. La première porte le nom de: **mystère du Verbe incarné**. Nous connaissons bien la position d'absolue centralité que l'Incarnation a eu dans la vie et la pensée de St Vincent. Il ne cesse de contempler avec stupeur le mystère de Notre Seigneur:

« Si épris de l'amour des créatures que de quitter le trône de son Père pour venir prendre un corps sujet aux infirmités » (XII 265).

Dans ses conférences, plusieurs fois il remarque comment, en s'incarnant, le Fils de Dieu s'est conformé en tout aux hommes, se faisant, plus que St Paul, tout à tous:

« Il n'a pas seulement pris nos façons naturelles selon l'homme, mais, en quelque façon, les morales: un entendement comme nous, une manière d'entendre les choses physiques semblable à la nôtre [...] qui montre qu'il avait pour ces choses-là les mêmes pensées que nous. Il avait aussi la même manière d'opérer, il marchait comme nous, travaillait de même. Enfin, pour mieux s'insinuer en nous, il s'est fait semblable à nous [...] il a voulu se enter à notre nature pour nous unir à lui » (XII 250).

En particulier, dans l'abaissement et dans le dépouillement du Fils de Dieu, qui a voulu se revêtir de notre faible humanité et se faire pauvre parmi les pauvres, Vincent voit la source et la raison de tout notre apostolat: Christ est réellement et effectivement présent dans les pauvres; ils sont ses membres souffrants.

A ses sœurs, il disait :

«Vous servez Jésus-Christ en la personne des pauvres. Et cela est aussi vrai que nous sommes ici. Une sœur ira dix fois le jour voir les malades, et dix fois par jour elle y trouvera Dieu. [...] Allez voir de pauvres forçats à la chaîne, vous y trouverez Dieu; servez ces petits enfants, vous y trouverez Dieu. O mes filles, que cela est obligeant ! Vous allez en de pauvres maisons, mais vous y trouvez Dieu. O mes filles, que cela est obligeant encore une fois ! Il agréé le service que vous rendez à ces malades et le tient fait à lui-même » (IX 252).

Et aux missionnaires, il rappelait :

«Je ne dois pas considérer un pauvre paysan ou une pauvre femme selon leur extérieur, ni selon ce qui paraît de la portée de leur esprit; d'autant que bien souvent ils n'ont pas presque la figure, ni l'esprit de personnes raisonnables, tant ils sont grossiers et terrestres. Mais tournez la médaille, et vous verrez par les lumières de la foi que le Fils de Dieu, qui a voulu être pauvre, nous est représenté par ces pauvres » (XI 32). (Extrait de la conférence sur l'esprit de foi).

Il me semble que cette insistance de St Vincent pour nous montrer comment le Christ a voulu s'identifier dans l'homme, puisse être une aide et un aiguillon, non seulement dans notre service des pauvres, mais plus généralement dans nos rapports avec le « différent » de nous, dans la situation particulière avec qui on ne partage pas notre foi chrétienne. Parfois, nous risquons d'« étiqueter » expéditivement une personne sur la base de son appartenance religieuse : *c'est un musulman !* – avec un implicite jugement négatif. D'autres fois, au contraire, nous nous approchons de l'autre avec un instinctif sens d'ouverture, au nom d'un sentiment général de bienveillance et de confiance. En tant que Vincentiens, nous devons faire cependant davantage. Nous devons nous entraîner à « tourner la médaille » et à voir, avec les lumières de la foi, dans l'autre, même dans le musulman, le visage de Dieu. Celle de l'Incarnation du Fils de Dieu est une « rame » sur laquelle, il me semble, nous devons pousser davantage, pour pouvoir avancer au large. Si le Verbe a voulu se faire chair et est venu habiter au milieu de nous, s'il a voulu « se enter à notre nature », cela signifie que dans chaque être humain est représenté, d'une certaine manière, le visage du Christ. Il reste à nous « d'ouvrir » les yeux, pour pouvoir en reconnaître les traits.

Les intuitions de St Vincent ont trouvé une influente confirmation dans le magistère solennel de l'Église. Nous lisons en effet ces précieuses affirmations dans la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, du Concile Vatican II :

« Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme. Il a travaillé avec des mains d'homme, il a pensé avec une intelligence d'homme, il a agi avec une volonté d'homme, il a aimé avec un cœur d'homme. Né de la Vierge Marie, il est vraiment devenu l'un de nous, en tout semblable à nous, hormis le péché » (GS 22).

Il n'échappe à personne la valeur et le poids surtout de la première affirmation: avec l'Incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même **à tout homme**. C'est une affirmation que le Bienheureux Jean-Paul II a repris et il a explicité cette affirmation dans la première encyclique de son pontificat, l'encyclique *Redemptor Hominis*, de mars 1979:

« L'homme – tout homme sans aucune exception – a été racheté par le Christ, parce que le Christ est en quelque sorte uni à l'homme, à chaque homme sans aucune exception, même si ce dernier n'en est pas conscient » (RH 14).

Ensuite, elle a été reprise et re-proposée en de nombreux discours et rencontres avec le monde musulman. Réfléchissons un peu sur la portée de cette vérité, sur nos rapports avec les musulmans. Comme notre perspective, nos attitudes, changent, si vraiment nous croyons que, d'une certaine manière, à eux aussi le Fils de Dieu a voulu s'unir. Du coup, nous ne les regardons plus comme des étrangers, comme des personnes loin de nous, « en dehors » de notre monde, tout au plus des potentiels destinataires du message ou du service que nous voulons leur rendre, mais comme des personnes qui sont « dedans », à l'intérieur du dessein du salut, à l'intérieur de l'amour de Dieu, à l'intérieur du mystère de l'Incarnation. Même eux portent, chacun en soi, – que nous le sachions ou non – quelque chose du Christ. Des personnes qui, sans en être conscientes, ont quelque chose à nous dire de Jésus-Christ, nous révèlent quelque aspect de lui, quelques unes de ses facettes. Comme alors, notre intérêt dans leurs comparaisons change et augmente!

Personnellement, je suis devenu beaucoup plus attentif et en vérité aussi, beaucoup plus curieux de découvrir cette présence du Christ en qui ne le connaît pas comme Fils de Dieu. Il me semble que « ça compte davantage » de retrouver cette présence, là où je verrais que ce soit plus logique et spontané de la chercher. Et ma joie est grande, lorsque de la voix de mes amis musulmans, je sens étonnamment résonner – sans qu'eux les connaissent – presque les mêmes paroles de Jésus que j'ai lues bien des fois dans l'évangile: « Dieu veut être trouvé par celui qui s'est perdu... il nous veut à côté de Lui... l'amour est la clé la plus importante de Son monde ». C'est ainsi que m'a écrit un ami Turc.

Christian de Chergé, le Prieur de la fameuse communauté de moines trappistes de Tibhirine en Algérie, martyrisés au printemps 1996, écrivait :

“Pour entrer en dialogue en vérité, il faudra que nous acceptions, au nom du Christ, que l’Islam ait quelque chose à nous dire de la part du Christ” (CHRISTIAN SALENSON [ed.], *Prier 15 jours avec Christian de Chergé, prieur des moines de Tibhirine*).

Et Christian Salenson, commentant ces paroles écrit :

«Par un étrange paradoxe, les chrétiens reçoivent le Christ qu’ils annoncent, précisément de ceux auxquels ils donnent témoignage. Ils ne possèdent pas une connaissance exhaustive du Christ, par le seul fait qu’il s’est révélé en plénitude à Nazareth, mais ils le reçoivent aussi des autres croyants et des autres hommes » (ibid.).

Oui, le Christ a quelque chose à nous dire même à travers nos amis musulmans. Pas simplement quelque chose d’intéressant ou d’important sur les religions, sur la fraternité, sur le dialogue, mais quelque chose **sur** soi-même, mieux, quelque chose **de** soi-même. Prenons en main la rame du mystère du Verbe incarné, méditons sur elle et sur ses implications, et engageons-nous à l’utiliser avec une vigueur renouvelée. Elle nous poussera au large, pas seulement dans notre dialogue inter-religieux, mais dans la connaissance même de Notre Seigneur.

FAIRE BOUGER LA BARQUE: LA DEUXIÈME RAME

Nous prenons maintenant l’autre rame dont notre barque est équipée. Sur elle, nous lisons : **dimension universelle de la mission**. En effet, si nous parcourons les activités et les champs d’action dans lesquels St Vincent veut que ses fils et ses filles soient engagés, on ne peut ne pas rester impressionnés de leur variété et multiplicité. Et ceci, soit au niveau du type du ministère : missions populaires et *ad gentes*, séminaires, assistance aux détenus, aux esclaves, aux orphelins, aux nobles déchus, aux malades mentaux, aux soldats au front, etc..., soit pour leur distribution géographique : France, Italie, Pologne, Irlande, Madagascar, Barbarie. Vraiment, pour St Vincent la mission ne connaît pas de frontières d’espace ou des limites d’expression. Et il ne connaît surtout pas de restrictions de destinataires. Il exprime clairement cette conviction aux Filles de la Charité :

«Vous avez une vocation qui vous oblige à assister indifféremment toutes sortes de personnes, hommes, femmes, enfants et généralement tous les pauvres qui ont besoin de vous » (X 452).

Et aux missionnaires, avec des paroles qui sont restées à juste titre célèbres, il rappelle que :

« Notre vocation et donc d'aller, non en une paroisse, ni seulement en un évêché, mais par toute la terre ; et quoi faire ? Embraser les cœurs des hommes, faire ce que le Fils de Dieu a fait, lui qui est venu mettre le feu au monde afin de l'enflammer de son amour. Qu'avons-nous à vouloir, sinon qu'il brûle et qu'il consume tout ? » (XII 262).

Par contre, Vincent stigmatise durement l'attitude de ceux qui au contraire voudraient restreindre les horizons de pensée et d'action :

« Mais qui sera-ce qui nous détournera de ces biens commencés ? Ce seront des esprits [...] qui ne demandent qu'à se divertir, et, pourvu qu'il y ait à dîner, ne se mettent en peine d'autre chose. Qui encore ? Ce seront [...] Il vaut mieux que je ne le dise pas. Ce seront des gens mitonnés, des gens qui n'ont qu'une petite périphérie, qui bornent leur vue et leurs desseins à certaine circonférence où ils s'enferment comme en un point ; ils ne veulent sortir de là ; et si on leur montre quelque chose au delà et qu'ils s'en approchent pour la considérer, aussitôt ils retournent en leur centre, comme les limaçons en leur coquille » (XII 92 s.).

C'est pourquoi, il n'y a pas de doute qu'aux yeux du saint, ses deux communautés sont appelées à s'ouvrir, à « prendre le large », à nourrir une vision globale et une perspective universelle, « à concevoir de grandes et saintes affections pour le service de Dieu » (XII 93). C'est le Tout Puissant qui leur a confié cette mission. Pour St Vincent, elle n'est rien d'autre que la continuation, l'expansion de la mission même du Fils de Dieu, qui est venu « mettre le feu au monde afin de l'enflammer de son amour ». Porter donc à tous le feu de l'amour de Dieu, qu'il arrive partout, révéler et rendre présent cet amour, à travers sa propre vie, les actions, les paroles, faire connaître et faire aimer le visage de Dieu. A tous, sans exception, parce que chaque être humain a besoin et a droit de connaître cet amour, de se sentir, à travers notre amour, aimé de Dieu. Notre mission est universelle, parce que universelle est l'offrande que Dieu fait de son amour, et universelle est la soif d'amour dans le cœur de tout homme.

« Nous sommes choisis de Dieu comme instruments de son immense et paternelle charité, qui se veut établir et dilater dans les âmes » (XII 262).

Annalena Tonelli, bénévole italienne qui a donné sa vie en Somalie (2003) pour que la charité de Dieu puisse s'établir parmi ceux qui ne l'avait jamais connue, dit dans son témoignage : « Après 34 ans que je crie l'Évangile avec ma seule vie et brûle du désir de le crier ainsi

jusqu'à la fin, les musulmans disent que j'irai au paradis comme eux, me répétant souvent : nous avons la foi, tu as l'amour ». Elle a révélé l'amour, l'a témoigné, l'a incarné dans sa vie.

Dans le cours de l'histoire de l'Église, comme l'a bien indiqué le P. Robert Maloney dans sa conférence au Centre vincentien de formation permanente, le paradigme de la mission a connu diverses modulations de sens : croisade, enseignement, appel à la conversion, libération, témoignage, inculturation, dialogue, pèlerinage, prophétie (*Être missionnaire aujourd'hui*, dans ROBERT P. MALONEY, *Le Seigneur écoute le cri des pauvres*, édition en italien, Rome 1997, p. 162 s.).

Personnellement, la définition et le programme de mission que je préfère reste toujours celui donné par St Vincent il y a environ 350 ans :

« Il est donc vrai que je suis envoyé, non seulement pour aimer Dieu, mais pour le faire aimer. Il ne me suffit pas d'aimer Dieu, si mon prochain ne l'aime » (XII 262).

Je crois que ce paradigme, le paradigme vincentien, ne perdra jamais d'actualité et de vérité. Même avec cette "rame" il faut que nous voguions avec entrain, pour avancer sans crainte dans les eaux profondes.

A Charles Nacquart, destiné à la mission de Madagascar, St Vincent écrivait :

« Allez donc, Monsieur, et, ayant mission de Dieu par ceux qui vous le représentent sur la terre, jetez hardiment les rets » (III 282).

Nous aussi, allons et jetons dans la mer du monde les filets de l'amour de Dieu, en nous poussant pour aller toujours plus en avant, avec la voile hissée et ramant fort. Il pourra bien arriver que notre pêche semble donner peu ou aucun fruit. Alors, si nous devons nous sentir un peu découragés, méditons et faisons nôtre les paroles que St Vincent écrivait au P. Antoine Fleury, envoyé dans une difficile mission à Saintes :

« Persuadez-vous que Dieu demande seulement de vous que vous jetiez les rets dans la mer, et non pas que vous preniez les poissons, parce que c'est à lui de les faire entrer dedans. Ne doutez pas qu'il ne le fasse, si, pêchant toute la nuit, nonobstant les difficultés de l'entreprise et l'endurcissement des cœurs, presque tous endormis pour les choses de Dieu, vous attendez en patience que le jour soit venu, que le soleil de justice les réveille et que sa lumière les éclaire et les échauffe. A ce travail et à cette patience il faut joindre l'humilité, les prières et le bon exemple; et puis vous verrez la gloire du Sauveur » (VII 343).

Permettez-moi, en conclusion de ma présentation, de partager avec vous quelques unes des occasions dans lesquelles, pour ainsi dire, il m'a été donné de « voir » la gloire du Sauveur en terre musulmane, des

instants où j'ai trouvé confirmation et réponse à l'universalité de notre mission.

En vérité je peux dire que, pour tout le temps passé en Turquie, je n'ai pas eu d'autre but, d'autre intérêt, d'autre désir dans les discussions avec mes amis musulmans que ceci : faire connaître l'amour de Dieu pour chacun d'eux, leur faire découvrir combien ils sont aimés de Lui, d'un amour inconditionnel, gratuit. Je ne me suis pas beaucoup préoccupé s'ils partageaient ce que je croyais de Jésus : il m'importait davantage que l'amour de Jésus, l'amour que Jésus a pour chacun d'eux, puisse les rejoindre à travers moi et que l'image qu'ils avaient de Dieu, s'ouvre, ou mieux s'agrandisse, se complète, jusqu'à arriver non seulement à le respecter ou le craindre, mais à l'aimer.

Et voilà qu'un jour un de mes jeunes amis me demande étonné : « Mais pourquoi tu t'occupes de moi, moi qui ne suis pas chrétien, pourquoi perds-tu du temps avec moi, à écouter mes habituels discours avec toujours mes habituels problèmes ? Tu devrais suivre les jeunes chrétiens ! ». A lui, j'ai pu répondre : « Parce que nous sommes tous, même toi, des créatures de Dieu, et tous nous avons droit à son amour ».

Le même jeune, dans une autre circonstance, m'a fait une confidence qui est restée gravée au plus profond de moi et qui, en un instant a récompensé toute la fatigue de devoir hisser la voile, mettre la main aux rames et naviguer dépouillé de mes certitudes. Il m'a dit : « J'ai toujours prié Dieu : s'il te plaît, montres-moi la route juste, ne me fais pas aller en dehors de ta route [...] Et lui m'a fait te rencontrer [...] Et maintenant je l'aime beaucoup, beaucoup ».

Je reconnais d'être un privilégié : le Seigneur, sachant que ma permanence en Turquie aurait été de brève durée, a voulu m'accorder des grâces à un rythme « concentré » et plus intense. Je n'ai certes pas la prétention de penser que les choses se passent toujours aussi facilement et même pas que les confrontations arrivent ainsi évidentes. Mais puisque le cadre que je vous ai présenté pourrait peut-être vous sembler idéaliste ou naïf, j'ai voulu partager avec vous quelques unes des grâces que le Seigneur m'a fait vivre, des faits concrètement arrivés, convaincu que, comme j'ai lu quelque part : « Ce qui existe est par définition possible ».

Merci de votre attention et de votre patience à m'écouter.